

de ses yeux qui l'a tout à fait abandonné, parce qu'il n'y faisait pas de réflexion, parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser, parce que faute de penser à ce qu'il sait, il est dans le même état que s'il ne le savait pas. Le prophète Jérémie a raison de dire que « toute la terre est désolée, à cause qu'il n'y a personne qui pense ni qui réfléchisse. » *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*¹.

En effet, chrétiens, que peut-on jamais penser de plus funeste ! Les gentils, qui ne connaissent pas Dieu, périssent dans leur ignorance ; les chrétiens, qui le connaissent, périssent faute d'y penser : les uns n'ont pas la lumière ; ceux qui l'ont, détournent les yeux, et se perdent d'autant plus misérablement, qu'ils s'enveloppent eux-mêmes dans des ténèbres volontaires. Mais de là il arrive un second malheur : que pendant que nous tournons le dos à la vérité, et que nous tâchons, dit saint Augustin², de nous cacher dans notre ombre en éloignant de notre vue les maximes de la foi, peu à peu nous nous accoutumons à les méconnaître. Ces saintes vérités du ciel sont trop graves et trop sérieuses pour ceux « qui es-timent, comme dit le Sage, que toute notre vie n'est qu'un jeu : » *Estimaverunt lusum esse vitam nostram*³ ; elles se présentent importunément et mal à propos parmi nos plaisirs, elles sont trop incompatibles, et condamnent trop sévèrement ce que nous aimons : c'est pourquoi nous en éloignons la triste et importune pensée. Mais comme quelque effort que nous fassions pour détourner nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle nous environne par trop d'endroits pour nous permettre d'éviter tous ces rayons incommodes qui nous troublent, à moins que nous ne l'éteignons entièrement ; nous en venons ordinairement, par nos passions insensées, à l'un de ces deux excès ou de supprimer tout à fait en nous les vérités de la foi, ou bien de les falsifier et de les corrompre par des maximes erronées.

Je n'entreprends pas, chrétiens, de réfuter en ce lieu ceux qui détruisent la foi dans leurs cœurs ; et je leur dirai seulement que si leur esprit emporté refuse de céder humblement à l'autorité de Jésus-Christ et de son Église, ils doivent craindre enfin la dernière preuve que Dieu réserve aux incroyables. Ceux qui ne veulent pas déférer à Jésus-Christ et à son Église, qui sont les maîtres des sages, par un juste jugement de Dieu sont envoyés à l'expérience qui est appelée si élégamment par saint Grégoire de Nazianze⁴ « la

¹ Jerem. XII, 11.

² De Lib. Arbitr. lib. II, cap. XVI, t. I, col. 604.

³ Sap. XV, 12.

⁴ Orat. XII, t. I, p. 202.

« maîtresse des téméraires et des insensés : » c'est le dernier argument sur lequel Dieu les convaincra. Car écoutez comme Dieu parle à ceux qui ne voulaient pas se persuader de la rigueur de ses jugements, ni de la vérité de ses menaces. « Et moi, répond le Seigneur, j'épancherai sur vous ma colère, et je n'aurai point de pitié, » et vous sentirez ma main de près ; « et alors vous saurez, » dit-il, vous qui n'avez pas voulu le croire, vous saurez par expérience, et vous aurez tout loisir d'apprendre dans l'éternité de votre supplice, « que je suis le Seigneur qui frappe, » et *scietis quia ego sum Dominus percutiens*¹. Ainsi seront instruits, car ils en sont dignes, ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par Jésus-Christ et par l'Évangile.

Mais plusieurs, qui ne méprisent pas si ouvertement une autorité si vénérable, ne laissent pas toutefois de corrompre la vérité dans leurs consciences par des maximes trompeuses. L'intérêt et les passions nous ont fait un Évangile nouveau que Jésus-Christ ne connaît plus. Nul ne pardonne une injure de bonne foi ; et nous trouvons toujours de bonnes raisons pour ne voir jamais un ennemi, si ce n'est que la mort nous presse. Mais ni à la vie, ni à la mort nous ne songeons à restituer le bien d'autrui que nous avons usurpé : on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user ; et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On fatigue les casuistes par des consultations infinies ; et à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes sinon à ne trouver pas ce qu'on cherche ? *Hi homines nihil laborant nisi non invenire quod querunt*. C'est pourquoi nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tant de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés : et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un problème. La chair qui est condamnée cherche des détours et des embarras : de là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment « soufflent sur de la poussière, et jettent de la terre dans leurs yeux, » *sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos*². Ils étaient dans le grand chemin, et la voie de la justice chrétienne leur paraissait toute droite ; ils ont soufflé sur la terre : de vaines contentions, des questions de néant qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme

¹ Ezech. VII, 9.

² Conf. lib. XII, cap. XVI, t. I, col. 216.

une poussière importune, et ils ne peuvent plus se conduire. Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre, et l'affaiblissement de la discipline, ont fait naître plus que jamais en nos jours ces vaines et pernicieuses subtilités.

Règle pour s'examiner. Les uns cherchent Jésus-Christ comme les mages, pour adorer sa vérité ; les autres le cherchent dans l'esprit d'Hérode, pour faire outrage à sa vérité. Quiconque cherche est inquiet, et veut se mettre en repos : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum* : « Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né ? » Voyez Hérode, quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient : par là vous pouvez connaître votre disposition véritable. Mais si vous voulez ne vous tromper pas à connaître quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient, examinez attentivement ce que vous craignez. Ou vous craignez de mal faire, ou vous craignez qu'on vous dise que vous faites mal ; l'une est la crainte des enfants de Dieu, l'autre est la crainte des enfants du siècle. Si vous craignez de mal faire, vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit des mages pour rendre honneur à sa vérité ; sinon vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit d'Hérode, pour lui faire outrage. Je ne rougirai pas, chrétiens, de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane, et de confondre par la droiture de ses sentiments nos détours et nos artifices : « Quand nous doutons, disait l'orateur romain, de la justice de nos entreprises, c'est une bonne maxime de s'en désister tout à fait ; car l'équité, poursuit-il, reluit assez d'elle-même, et le doute semble envelopper dans son obscurité quelque dessein d'injustice : » *Bene præcipiunt qui velant quidquam agere, quod dubites æquum sit an iniquum : æquitas enim lucet ipsa per se ; dubitatio cogitationem significat injuriæ*¹.

Et en effet, chrétiens, nous trouvons ordinairement que ce qui a tant besoin de consultation, a quelque chose d'inique ; le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux, qui ressemblent à des labyrinthes, où on craint toujours de se perdre : « C'est une route toute droite, dit le prophète Isaïe ; c'est un sentier étroit à la vérité, mais qui n'a point de détours : » *Semita iusti recta est, rectus callis iusti ad ambulandum*². Voulez-vous savoir, chrétiens, le chemin de la justice, marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue : la justice ne se cache pas, et sa propre lumière nous la manifeste.

¹ Matth. II, 2.

² Cicer. de Off. lib. I, n° 29.

³ Is. XXVI, 7.

Si vous trouvez à côté quelque passage obscur et embarrassé, c'est là que la fraude se réfugie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Toutefois je ne veux pas dire qu'il ne se rencontre quelquefois des obscurités même dans les voies de la justice. La variété des faits, les changements de la discipline, le mélange des lois positives font naître assez souvent des difficultés, qui obligent de consulter ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la science. Mais il ne laisse pas d'être véritable, et nous le voyons tous les jours par expérience, que les consultations pressées nous cachent ordinairement quelque tromperie ; et je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience, sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indéçises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites, nous formons notre conscience au gré de nos passions ; et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde ; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines : ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes ; parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié : et si Jésus-Christ revenait au monde, il ne connaîtrait plus ses disciples, et ne verrait rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine : *Attendi, et auscultavi, nemo quod bonum est loquitur ; nullus est qui agat penitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci ! Omnes conversi sunt ad cursum suum quasi equus impetu vadens ad prælium*¹ : « Je les ai considérés, je les ai observés : ils ne parlent point selon la justice ; il n'y en a pas un qui fasse pénitence de son péché, en disant : Qu'ai-je fait ! Ils courent tous où leur passion les emporte, comme un cheval qui court avec impétuosité au combat. »

TROISIÈME POINT.

Parmi ces désordres infinis, et pendant que nos passions et nos intérêts nous séduisent de telle sorte que nous éteignons dans nos consciences les lumières de la vérité ; nous aurions besoin, chrétiens, que de puissants avertissements péné-

¹ Jerem. VIII, 5.

trassent vivement notre conscience, et la rappelaient à elle-même, comme disait ce prophète : *Redite, prævaticatores, ad cor* : « Rentrez dans « votre cœur, violeurs de la loi. » Mais ô malheur des malheurs ! au lieu de ces charitables avertissements, la flatterie nous obsède et nous environne ; je dis les grands et les petits : car les hommes sont si faibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup ; et comme dit saint Paulin : « Ils mettent le « comble à l'iniquité par leurs louanges injustes « et artificieuses : » *Sarcinam peccatorum pondere indebita laudis accumulans* ².

Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux ? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti ? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie ? Mais celle de la cour est si délicate, qu'on ne peut presque éviter ces pièges : elle imite tout de l'ami, jusqu'à sa franchise et sa liberté ; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire pour céder plus agréablement en d'autres rencontres, et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir ; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence ; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelli-

¹ Is. XLVI, 8.

² Epist. XXIV, ad Sever. n° 1.

gence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître excepté nous-mêmes ; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas ! Nous ne lisons pas sans pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avait point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur : « Il y en a un, répondit Achab, « qu'on nomme Michée, mais je ne le puis souffrir, parce qu'il ne me prédit que des malheurs : » *Remansit vir unus, per quem possumus interrogare Dominum; sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum, Michæas filius Semla* ¹. C'était un homme de bien, qui lui représentait naïvement de la part de Dieu ses fautes et le mauvais état de ses affaires, que ce prince n'avait pas la force de vouloir apprendre ; et il voulait que Michée, c'est ainsi que s'appelaient ce prophète, lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, messieurs, cette honteuse faiblesse. « Il vaut mieux, dit saint Augustin ², savoir nos défauts que de pénétrer tous « les secrets de la nature et tous ceux des États « et des empires : » cette connaissance est si nécessaire, que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et envisagez vos défauts : aimez ceux qui vous les découvrent ; et croyez avec saint Grégoire que « ceux-là sont « véritables amis par le secours desquels vous « pouvez effacer les taches de votre conscience : » *Hunc solum mihi amicum aestimo, per cujus linguam ante apparitionem districti iudicis meæ maculas mentis tergo* ³. Il importe de bien connaître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger : car quand vos maux vous plairaient encore, il ne faudrait pas pour cela les rendre incurables ; et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte. Du moins apprenons à connaître nos défauts de la bouche des prédicateurs : car Jésus-Christ n'est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises ?

Et s'il faut des avertissements plus particuliers, voici les jours salutaires où l'Église nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs. Loin

¹ III. Reg. XXII, 8.

² De Trin. lib. IV, n° 1, t. VIII, col. 809.

³ Epist. lib. II, Ep. LII, t. II, col. 618.

de nous !... Choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Étrange égarement de l'esprit humain. Nature et effets de la haine que les hommes portent à la vérité. De quelle manière Dieu vengera les outrages qui lui sont faits. Comment elle réside en nous, et comment nous la combattons et nous la falsifions dans notre conscience et dans nos mœurs. Utilité de la correction fraternelle : combien elle est odieuse aux pécheurs. Véritable esprit de la condescendance chrétienne. Terrible jugement de Dieu sur ceux qui connaissent la vérité, et qui la méprisent.

Ned potest mundus odisse vos ; me autem odit quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Le monde ne peut point vous haïr ; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. Joan. VII, 7.

Les hommes, presque toujours injustes, le sont en ceci principalement, que la vérité leur est odieuse et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle ; et en effet, chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur serait bien farouche, qui refuserait son affection à sa divine beauté : mais lorsque ce même éclat, qui ravit nos yeux, met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes ; alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. Étrange égarement de l'esprit humain, que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue ; que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience ; et que pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisions tellement, que nous ne craignons pas de les nourrir : comme si notre âme insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître ! C'est, messieurs, un si grand excès qui fait que le Sauveur se plaint, dans mon texte, que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres ; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a

repris dans les Juifs ingrats, il est juste que nous invoquions toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et que nous demandions pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçue et qui l'a enfantée au monde : c'est la divine Marie, que nous saluerons avec l'ange.

« Tous ceux qui font mal, dit le Fils de Dieu, « haïssent la lumière et craignent de s'en approcher, à cause qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres. » S'ils haïssent la lumière, ils haïssent par conséquent la vérité qui est la lumière de Dieu, et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais, afin que vous entendiez de quelle sorte et par quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas en sa seconde partie ², où il traite expressément cette question.

Il pose pour fondement que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance, tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité, qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or nous la pouvons considérer ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres ; et comme, en ces trois états, elle contrarie les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et mal vivants. Et en effet, chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs, soit qu'elles nous soient montrées par les autres hommes nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoique avec des effets très-différents. En Dieu qui est le juge suprême, la vérité les condamne ; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble ; dans les autres hommes, elle les confond : et c'est pourquoi partout elle leur déplaît. « L'homme sujet à s'enivrer hait nécessairement celui qui est sobre ; « l'impudique, celui qui est chaste ; l'injuste, celui « qui est juste ; et il ne peut soutenir la présence « d'aucun saint, parce qu'elle est comme un fardeau qui accable sa conscience : » *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, continentem impudicus, justum iniquus ; et tanquam conscientie onus, presentiam sancti cujusque non sustinet* ³. Ainsi, en quelque manière que Jé-

¹ Joan. III, 20.

² I. 2. Quæst. XXIX, art. 5.

³ S. Hilar. Tract. in Ps. CXXVIII, n° 10, col. 301.